



« Affamés de tous pays, unissez-vous ». Manifestation fin juillet.

# PETROGRAD, SANTIAGO, LISBONNE, VARSOVIE...

**Une désolante banalité. Derrière les larmes de rage de la tragédie, le rire amer de la vieille comédie rejouée en bouffonnerie, d'Argentine en Turquie. Rien ne manque au coup d'Etat de Jaruzelski : les discours nationalistes, l'appel aux partisans du retour à l'ordre, les promesses de ne pas remettre en cause ce qu'il y avait de sain dans une expérience dévoyée par quelques extrémistes, etc. Et bien sûr l'éternelle réalité : les rafles, les syndicalistes et les intellectuels parqués dans des camps, les chars aux coins des rues, et même l'inévitable déclaration antisémite.**

On a trop parlé du « miracle polonais », de sa spécificité. Oui, Solidarnosc est l'événement le plus important, l'expérience révolutionnaire la plus avancée, en Europe depuis la Guerre. Mais il se nourrissait lui-même de l'expérience séculaire du mouvement ouvrier, et par delà ce qui sépare institutionnellement les capitalismes d'Etat de l'Est des capitalismes « libéraux » que nous connaissons, le coup d'Etat a brutalement rappelé l'universalité des problèmes posés aux mouvements révolutionnaires.

## La question du pouvoir

Eh oui, en Pologne comme au Portugal, la question inévitablement se pose un jour : « Qui commande ici ? ». Et en Pologne pas plus qu'ailleurs, une classe dominante d'exploiteurs, profiteurs, n'abandonne sans lutter son pouvoir. Et l'avantage revient à celui qui prend l'initiative. Les révélations du général Oubicki, passé à l'Ouest, suggèrent que cette initiative se préparait de longue date.

Elle est bien vaine la discussion sur le caractère « strictement polonais » ou « avec ingénierie soviétique » du coup



d'Etat militaire. Est-ce qu'on a douté du rôle de la CIA dans le coup d'Etat chilien, même s'il n'y avait pas un soldat US aux côtés de Pinochet ? Et le fait que l'armée prussienne quadrillait alors le territoire français, fournissant aux Versaillais armes et soldats, nous ferait-il douter du caractère « authentiquement français » de l'écrasement de la Commune par les troupes de Thiers ? Nous avons l'habitude, s'agissant de l'Ouest, d'analyser les liens internationaux des classes dominantes locales, sans nier ni ces liens, ni l'autonomie des intérêts des exploités « nationaux ». L'avoir oublié en ce qui concerne la Pologne, avoir crié « aux Russes » quand existent une Nomenklatura, sa milice, son armée, a émoussé la vigilance des camarades polonais comme elle désoriente aujourd'hui la solidarité en Occident.

Toute aussi vaine est la discussion sur l'Autonomie de l'Armée par rapport au Parti. La grande spécificité de la bourgeoisie d'Etat est que ses appareils corporatistes (notre CNPF) et son appareil d'Etat s'identifient dans une institution : le parti. Mais ce Parti n'est qu'un appareil, une superstructure : ce sont les rapports de production qui engendrent une classe dominante, et la classe survit à l'écroulement d'un de ses appareils. Toute l'expérience historique (bien analysée jadis dans le cas chilien !) nous montre la capacité d'une classe dominante à reconstituer son « quartier général » quand celui-ci est en crise. Et la solution la plus commune est somme toute de la reconstruire à partir de l'appareil spécialisé le plus solide : l'armée. D'où le désespérant aspect de « déjà vu ».

Mais changer d'appareil ne résoud pas un problème politique. On ne sait exactement qui dirige la junte polonaise, mais on y retrouve à la fois des

gens donnés comme « ouverts » (Rakowski, Jaruzelski lui-même), et des fachos, staliniens et anti-sémites (le fameux « groupe de Grünwald », Ol-szowski...). Il n'est pas bien utile de connaître les « intentions initiales » de Jaruzelski : on pouvait bien croire qu'il croyait ce qu'il disait, et l'avoir d'abord cru de loin ne fait pas d'Anna Prucnal une « salope » (selon le terme significatif de Smolar). Après tout, Eanes, le général du 25 novembre portugais, qui brisa la Révolution des Œillets, s'est bien retrouvé quelques années plus tard candidat de toute la gauche !

Ce qui condamne un coup d'Etat militaire anti-ouvrier à n'être que ce qu'il est, c'est la sobre réalité de ce qu'il fait : en faisant la guerre à sa nation, l'armée se disqualifie d'un coup pour redevenir l'arbitre unificateur. Les négociations de l'Eglise polonaise réussiront peut-être un jour : pas à cause de la bonne volonté de Jaruzelski, mais si la résistance ouvrière et sociale impose le compromis comme inéluctable.

### L'inévitable « montée aux extrêmes »

Mais justement, toute la stratégie de Solidarnosc, ou du moins celle qu'avaient proposée les dirigeants du KOR (Kuron, Michnik...), et dont nous avons discuté dans P.P. avec admiration (voir P.P. n° 22, 26) ne visait-elle pas à éviter d'en passer par là ? Rappelons-nous : il devait d'agir d'une révolution « auto-limitée », on construirait de la base, « pas à pas » dans la Société civile, les moyens de contrôler l'Etat, de peser sur ses décisions, mais sans exiger « Le pouvoir ». J'avais plaidé alors que, derrière l'argument de nécessité (la menace russe), il y avait plus profondément une alterna-

tive stratégique au schéma bolchevik « on prend le pouvoir puis on voit », avec toutes les conséquences que ça entraîne (délégation de la transformation des rapports sociaux à une « avant-garde », etc.). Dès lors, toute « montée aux extrêmes »<sup>1</sup> était à proscrire, car elle poserait inopportunément la question du pouvoir. D'où la tactique de Walesa, soutenue par Kuron (mais contre une grande partie de la base et des dirigeants ouvriers, Gwiazda à Gdansk, Slowik à Lodz, etc.) : désamorcer toutes les crises, naviguer de compromis en compromis.

Cette tactique a échoué. Dès le lendemain du putsch, Castoriadis se réveillait léniniste et condamnait dans *Libération* cet « oubli » de l'inévitable rupture. Et un journaliste de *Libé* de railler cette tactique d'intellectuel, condamnée par l'instinct des ouvriers de Silésie...

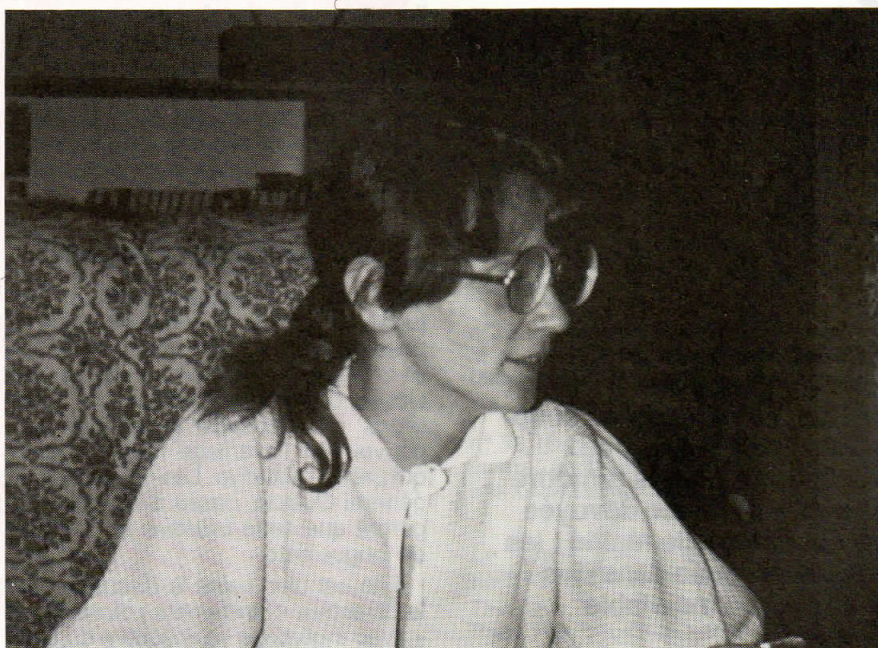
Personnellement, j'ai toujours réprouvé l'exploitation « à la Touraine » de la tactique initiale du KOR, j'ai toujours pensé et écrit qu'il y aurait nécessairement un clash. Mais je continue à penser que cette démarche marque un immense pas en avant de la pensée stratégique révolutionnaire.

En fait, comme la plupart des militants d'extrême-gauche, j'avais suivi la Révolution portugaise avec les lunettes de Lénine 1917 : la montée aux extrêmes de crise en crise, la condamnation de la conciliation et de Soares-Kerensky, etc. Mais on pouvait conclure du 25 novembre portugais qu'il ne fallait pas pousser au clash quand on n'en a pas les moyens, quand le peuple n'est pas uni... La critique du léninisme s'étant approfondie, on ne pouvait qu'approuver la « méthode Kuron ». En fait, ce qui devait être condamné dans notre lecture léniniste, c'était seulement le désir machiavélien, jacobiniste et romantique, de la montée aux extrêmes. Mais comme le montre Daniel Singer dans l'interview ci-joint, la « montée aux extrêmes », personne ne la choisit : en Russie comme en Pologne ou au Portugal, c'est un processus objectif, déterminé par les conditions de la crise révolutionnaire (« ceux d'en bas ne veulent plus, ceux d'en haut ne peuvent plus... ») scandé par l'urgence des décisions face à la « catastrophe imminente » (la Guerre en Russie, la Crise économique en Pologne), et par la maturation du mouvement de masse.

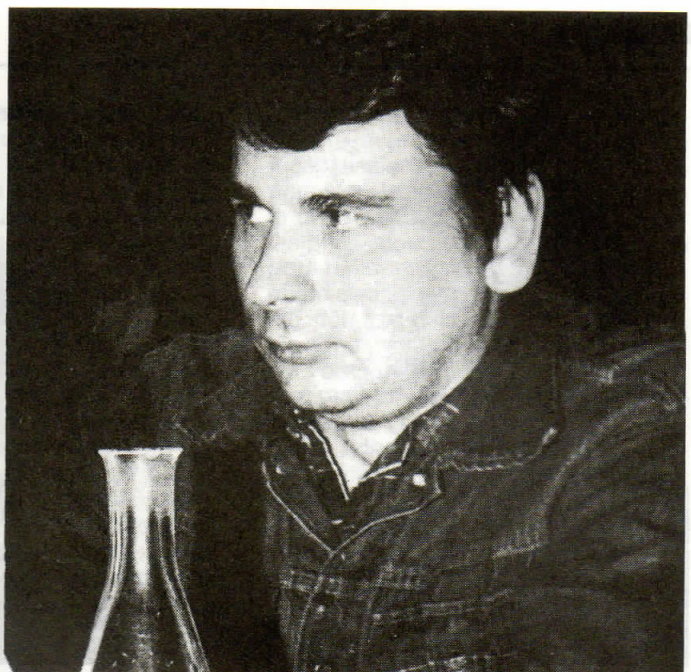
Le génie des Polonais, c'est d'avoir compris que la principale urgence est la maturation et l'organisation du mouvement de masse par en bas, et non la recherche de l'affrontement au sommet, qu'il faut au contraire retarder le plus possible.

La faiblesse de cette tactique fut qu'elle ne prenait pas en compte que, souhaitée ou pas, la montée aux extrêmes avait nécessairement lieu, jusqu'à

Anna Pienkowcka, de Gdansk. Serait en liberté.







B Lis et B Borusiewicz, dont Wajda s'est inspiré pour le rôle de « L'Homme de fer ». Seraient en liberté à Gdansk.

la question du pouvoir, et qu'il fallait se préparer à y répondre dans les meilleurs conditions tactiques. De ce point de vue, il est difficile de se faire une opinion sur l'annulation de la grève générale de mars, après l'incident de Bydgoszcz. Des militants ouvriers affirment que jamais Solidarnosc n'avait été aussi fort et l'ennemi aussi faible. Mais ce diagnostic, formulé à partir de situations très avancées comme Lodz<sup>2</sup>, « la terre de la grande promesse » refléterait-il la situation d'ensemble ? Et surtout, Solidarnosc était-il prêt à assumer alors la gestion du pouvoir, à franchir le pas d'une force d'opposition à la direction concrète de la société ? Lorsque Kuron (partisan du compromis de mars) écrit en septembre que « Solidarnosc doit se constituer en pouvoir, avec quelque chose à proposer »<sup>3</sup>, il ne fait que traduire une maturation qui n'a lieu que durant l'été. Mais n'est-il pas déjà un peu tard ?

### Oser diriger la nation

C'est là la seconde faiblesse, non de telle ou de telle tendance mais de Solidarnosc en entier. Pour des raisons qu'explique encore fort bien D. Singer, Solidarnosc a dû se construire comme une force purement revendicative, excluant tout projet politique d'ensemble. Ce n'est que progressivement que l'évidence s'est imposée : puisque Solidarnosc était devenu l'authentique direction du pays, c'est d'elle que la population attendait les solutions face à la disette et à l'effondrement de l'économie. Ou bien on laissait les « autorités officielles » diriger, ou bien on prenait le pouvoir. Bloquer sans assumer devenait intenable.

En septembre encore, Kuron parle de 30 % de la population pour « laisser les autorités exercer le pouvoir » et 30 % pour Solidarnosc. Deux mois plus tard, un sondage publié par *Le*

*Canard enchaîné* donne une majorité à Jaruzelski. Ce sondage ne veut pas dire grand chose, mais il exprime sûrement une réalité. La vie quotidienne était venu insupportable, et les classes moyennes étaient prêtes à s'en remettre à quiconque s'offrirait pour « conjurer la catastrophe » (à condition, bien sûr de ne pas remettre en cause les acquis démocratiques du « renouveau »). Solidarité, par nécessité tactique, hésitait, comme au jeu du bérêt, à ramasser un pouvoir que les chars russes lui auraient bientôt repris, mais, aussi, s'était bien tardivement préoccupé de savoir quoi en faire.

Pourtant, la classe ouvrière, et les ingénieurs, techniciens, économistes qui reconnaissaient sa direction, avaient sans nul doute les moyens de formuler un tel projet. En témoigne le flot d'idées, de contributions, d'expériences, qui s'ébranle dès la préparation du congrès de septembre : le projet, assez technocratique, du « Réseau » des grandes entreprises, mais surtout le surgissement des Comités d'Autogestion qui prend en main la direction des usines, allant jusqu'à s'articuler à l'échelon régional, comme à Lodz où, avec la complicité d'une fraction du Parti et de l'appareil d'Etat local, Solidarnosc prend en charge la distribution, l'inventaire des stocks, et se prépare à lancer la grève active pour le... 20 décembre.

Nul doute que le déclenchement d'un double pouvoir en acte (et non plus seulement potentiel, ce « pouvoir de veto » face au pouvoir de décision en voie de liquéfaction), s'il n'aurait pu faire l'économie d'un affrontement armé, aurait permis une résistance beaucoup plus unanime des masses populaires, et soudé la nation, comme en 1793, mais avec cette fois la Vendée du côté des ouvriers, contre la menace russe et une poignée de possédants locaux.

### La plus haute expérience

Tout cela, de nombreux dirigeants ouvriers et intellectuels de Solidarnosc l'avaient plus ou moins compris et écrit. Le répéter, l'analyser, méditer les insuffisances, ce n'est pas critiquer un mouvement qui est allé plus loin, par certains aspects, que la Commune de Paris ou la Russie de 1917. C'est apprendre de leur expérience parce qu'un jour sans doute, nous-mêmes...

C'est surtout comprendre pourquoi, face à une répression d'une violence inouïe, avec suppression de tous les moyens de liaison et arrestation de milliers de dirigeants (imaginer la France avec ses 50 000 principaux syndicalistes arrêtés !), ce mouvement est aujourd'hui battu, mais non écrasé.

Solidarnosc ne fut pas un groupe de putschistes prétendant ou s'accrochant au pouvoir contre une opinion largement hostile, comme les Gonzalvistes et le PC portugais. Solidarnosc est un mouvement qui a refusé le pouvoir central au nom de l'auto-organisation de la société. Des millions de gens ont choisi des délégués à travers une procédure démocratique au point d'en être tâtilonne. Des millions de gens ont appris à se débrouiller tout seuls sans recevoir de la KK (leur « Comité central ») d'autre consigne que de ne pas en faire trop.

On peut couper les têtes d'un tel mouvement. On ne peut brider son foisonnement à la base. Solidarnosc est aussi indestructible que la vie.

A. LIPIETZ

1. Selon les termes de Lénine dans ses articles sur la conjoncture russe entre février et octobre 1917, en particulier dans *Trois crises*.

2. Voir les articles de Z. Kowalewski dans *Libé* du 6.1.81 et *Le Monde* du 7.1.

3. Article reproduit dans *Que faire aujourd'hui ?* n° 17 (numéro remarquable et indispensable, soit dit en passant).